



**HAL**  
open science

## ”Objets”

Manuel Cnrs Charpy

► **To cite this version:**

Manuel Cnrs Charpy. ”Objets”. Isabelle SURUN (dir.), La France et l’Afrique, 1830-1962, Paris, Atlande, 2020, 2020. halshs-03084848

**HAL Id: halshs-03084848**

**<https://shs.hal.science/halshs-03084848>**

Submitted on 7 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Objets

Par Manuel CHARPY

La circulation d'objets entre l'Afrique et la France est un étrange chassé-croisé de lits pliants et de fétiches Loango, de tapis marocains et d'accordéons. Dès avant la colonisation, se développent vers tout le Maghreb des réseaux d'exportation d'articles de Paris, de perles, horlogeries, parfums, meubles, outils... [VENAYRE et SINGARAVELOU, 2020]. Sur la côte occidentale d'Afrique, le commerce est d'abord de « pacotille », cette marchandise emportée par les marins et synonyme de mauvaise qualité. Verroteries, miroirs, quincailleries, pipes, parapluies... sont échangés avec les populations ou dans les comptoirs. Ces flux se structurent au milieu du siècle par le troc de la « marchandise de traite », expression utilisée jusque dans les années 1930. Explorateurs, missionnaires comme entrepreneurs voyagent avec des caisses remplies de tissus, couteaux, vaisselles, statuettes... [HOPKINS 1973 ; BRASSEUL 2016]. Ces objets exotiques entrent dans le jeu social et symbolique des sociétés en cours de colonisation. Le parapluie mécanique devient ainsi un attribut de pouvoir sur la côte occidentale de l'Afrique en même temps que miroirs et clous sont intégrés à la statuaire religieuse [KIRSHENBLATT-GIMBLETT 1991]. Dans le Mayombe, près de l'embouchure du Congo, les tombes des élites se couvrent après 1890 de bassines en tôle émaillée et de statuettes en plâtre alors qu'au Togo, le roi d'Aného forme dans les années 1920 des collections de cendriers, de statuettes en biscuit et de fauteuils européens.

Après le temps des explorateurs charriant un monde pliant inspiré des militaires, quantité d'objets arrivent par les réseaux commerciaux et dans les malles des colons. Pour ces derniers, il s'agit de recréer un monde confortable et familier. À partir des années 1900, les intérieurs d'officiers et de fonctionnaires sont garnis de buffets Henri II, de tapis turcs et de chinoiseries, seules les collections ethnographiques indiquant que l'on est à Rabat ou à Bangui. Dans les villes, les grands magasins pratiquent l'« importation directe » de meubles, de plumeaux comme de bibelots : coloniser se fait avec son univers matériel. Les intérieurs « style colonial » ne sont inventés que dans les années 1930 et avant tout par les colons sur le retour.

L'arrivée de ces objets dans les sociétés africaines modifient leurs quotidiens. En 1931, les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* de la mission Dakar-Djibouti indiquent la nécessité d'y prêter attention :

« L'objet n'est pas autre chose qu'un témoin [...]. Il faut donc se défaire [...] de deux préjugés, celui de la pureté du style et celui de la rareté. [...] Même marqué par l'influence européenne, un objet indigène doit être récolté. [...] Bien plus, beaucoup d'objets dont l'origine est entièrement européenne sont très intéressants. »

C'est d'autant plus vrai dans un contexte colonial où les objets peuvent être des instruments pour réformer, voire discipliner gestes et pratiques. Missionnaires puis administrations tentent ainsi de convertir les populations aux usages des montres et horloges pour imposer un emploi du temps religieux ou de travail. Cependant, encore dans les années 1940-1950, on s'étonne de voir les jeunes de

Niamey à Brazzaville parader avec des montres aussi belles que cassées [CHAUMETON, 1947]. Les populations s'approprient ainsi un signe social tout en refusant le temps colonial.

La diffusion des lampes à pétrole, des casseroles ou des malles changent le rapport à la nuit, aux manières de cuisiner et de ranger ses affaires. Les appropriations sont aussi inattendues : l'accordéon qui incarne la culture populaire française devient une composante de la rumba congolaise comme de la chanson populaire oranaise dans les années 1930.

Quantité de machines vite adoptées n'en bousculent pas moins le quotidien. Moulin mutualisé à l'échelle du village, bicyclette ou appareil photographique changent aussi bien l'organisation sociale, l'espace que les représentations de soi [EDGERTON, 2013]. Il est significatif que bicyclette (puis mobylette), gramophone (puis radio) et machine à coudre soient une trilogie incontournable pour la classe moyenne urbaine des années 1930-1950 [BALANDIER, 1955 ; MARTIN, 2005].

Comme en retour, les Français se passionnent pour les poteries, tapis ou dinanderies, d'abord chinés par les peintres, comme Benjamin-Constant au Maroc. Mis en scène dans des tableaux « orientalistes », ils deviennent objets de décoration. Le *Dictionnaire universel théorique et pratique, du commerce et de la navigation* peut écrire en 1859 à propos de l'Algérie que « l'industrie indigène [...] imprime à ses produits une élégance originale qui les fait rechercher même des Européens, comme décoration d'appartements ».

Si un récit construit par des marchands d'art veut que les premiers à reconnaître la valeur des statuets et masques africains aient été Derain puis Picasso, Matisse et Vlaminck [CLOUZOT et LEVEL, 1919], en réalité un marché apparaît dès les années 1880. Sur le terrain, les objets sont collectés par des militaires et surtout par des missionnaires. Destruction et protection marchent de conserve : les missionnaires qui détruisent les « fétiches » en les brûlant en public et les militaires qui pillent, collectent et expédient vers la France des objets qui sont ensuite achetés par les musées et les amateurs. L'ouverture du Musée du Trocadéro en 1878, les spectacles « ethnographiques » comme *La Vénus noire* (1879) puis les expositions coloniales familiarisent les Français avec ces objets. Dès les années 1890, des boutiques à Paris (Moris, Heymann) proposent masques, statuets et armes [BIRO, 2018].

Le développement du tourisme (v.) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fait que les Français bibelotent des objets-souvenirs dans les souks et les médinas de Rabat, Alger ou Tunis. Les artisans s'adaptent, jusqu'à produire de fausses antiquités.

Non sans paradoxe, colons comme touristes déplorent la perte d'authenticité pourtant fruit de leur présence, se plaignant des bibelots français vendus dans les souks et de la virginité perdue de l'artisanat africain. Ainsi, en 1892, on peut noter après la mission Maistre que les « fétiches » du Loango « ont presque totalement disparu », détruits ou achetés par des Européens, obligeant « les nouveaux arrivants [à] les “commander” » (*Le Monde illustré*, 1892). Dès les années 1930, on s'alarme de la perte irrémédiable d'une culture matérielle « du fait du contact chaque jour plus intime des indigènes et des Européens » (*Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, 1931).

Ce sentiment conduit à la création d'institutions pour sauvegarder l'artisanat et le réapprendre aux indigènes. Un journaliste du *Monde colonial illustré* peut écrire en janvier 1935 qu'on trouve « un art populaire authentique » au Maroc... grâce au « maréchal Lyautey qui créa le Service des Arts indigènes ». Prosper Ricard

crée des musées réservoirs de modèles à Rabat et Fès, réorganise l'enseignement pour les artisans indigènes, lance des commandes d'État, crée des estampilles... En Algérie, on réforme l'enseignement artistique et industriel et, dans toute l'AEF et l'AOF comme à Madagascar, des écoles d'artisanat et des maisons des artisans sont ouvertes et on multiplie expositions et foires. C'est le cas à Bamako, Brazzaville ou Foumban, capitale du Royaume Bamoum, au Cameroun, où est créé en 1927 une école qui veut définir un art et un artisanat africain « authentique » [FINE, 2016]. Au final, folklorisation touristique et réinvention des traditions aboutissent à une colonisation des imaginaires.

- BALANDIER Georges, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin, 1955.
- BIRO Yaëlle, 2018, *Fabriquer le regard. Marchands, réseaux et objets d'art africains à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Dijon, Les Presses du réel, 2018.
- BRASSEUL Jacques, *Histoire économique de l'Afrique tropicale, des origines à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2016.
- CHAUMETON Josette, *Note préliminaire sur les niveaux de vie dans les villes indigènes de Poto Poto, Wenze et Bacongo*, Paris, Orstom, 1947.
- CLOUZOT Henri et LEVEL André, *L'art nègre et l'art océanien*, Paris, Devambez, 1919.
- EDGERTON David, *Quoi de neuf ? Du rôle des techniques dans l'histoire globale*, Paris, Seuil, 2013.
- FINE Jonathan, "Selling Authenticity in the Bamum Kingdom in 1929–1930", *African Arts*, The MIT Press, vol. 49, 2016/2, p. 54-67.
- HOPKINS Anthony G., *An Economic History of West Africa*, Abingdon-on-Thames, Taylor & Francis, 1973.
- KIRSHENBLATT-GIMBLETT Barbara, "Objects of Ethnography", in Karp I. and Steven D. (eds), *Exhibiting Cultures: the Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, Smithsonian Books, 1991.
- MARTIN Phyllis, *Loisirs et société à Brazzaville pendant l'ère coloniale*, Paris, Karthala, 2005.
- VENAYRE Sylvain et SINGARAVELOU Pierre (dir.), *Le magasin du monde. La mondialisation par les objets du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020.